

Causerie

DES DEVOIRS DU MARI.

Un maquignon avait un cheval à vendre. Un amateur lui offrit une bouteille de champagne s'il voulait lui dire franchement les défauts de la bête. La bouteille bue :—"Je vous jure que ce cheval n'a que deux défauts, dit le maquignon. Quand il est au pré, il est malaisé à prendre, et quand il est pris, on ne peut pas s'en servir".

Plus d'une pauvre femme pourrait en dire autant de son mari. Elle a, pour arriver au mariage, tressé bien des filets, car il était malaisé à prendre ; et, une fois pris... il n'a pas voulu comprendre que les femmes ne sont pas les seules qui aient des devoirs.

* * *

Il y a des hommes qui ne peuvent ni se passer de leur femme, ni vivre avec elle. L'état de célibataire était pour eux un supplice, et lorsqu'ils ont été mariés, il ont fait de leur intérieur un enfer. Ils ressemblent à ce chien qu'on ne pouvait laisser détaché, mais qui hurlait dès qu'il était à la chaîne.

* * *

S'il est vrai qu'il y a moins de bons ménages bien ordonnés que de couples mariés, la faute en est aux maris aussi bien qu'aux femmes. Les bons fermiers font les bonnes cultures, et les bons maris les bonnes femmes, dit la sagesse populaire. Michelet ne s'arrête pas là ; il affirme nettement : "Toute folie de la femme est une sottise de l'homme".

* * *

Combien de femmes souffrent de l'absence des manifestations tendres et délicates de la part de leur mari ! Combien attendent douloureusement et vainement l'appréciation bienveillante de leurs bontés et de leurs sacrifices, grands et petits ! Que de fois l'épouse se complait à d'aimables attentions, fleurissant la maison, la faisant chaude, charmante et confortable comme un nid d'oiseau, se parant et illuminant son visage d'un sourire,—pour ne trouver en retour qu'une indifférence de pierre ou une insensibilité de brute !

* * *

C'est un défaut de la nature humai-

ne, — de la masculine tout au moins, — d'aimer à critiquer et de n'être jamais content. Il semble que blâmer soit un plaisir, et qu'on goûte une jouissance intime à se déclarer mal satisfait.

— Pourquoi es-tu si prodigue de reproches et si avare de louanges ? demandait ingénument une jeune femme à son mari. Je ne t'ai pas encore entendu dire : C'est bien, je suis content. — Et le mari de répondre avec une impatience qui n'excluait pas la naïveté : — Quand je ne dis rien, c'est que c'est bien. Pourquoi veux-tu que je te loue de faire ce que tu dois ?

Ce n'est pas que la plupart des maris n'aient une véritable affection pour leur femme. Mais ils négligent de la manifester dans le courant ordinaire de la vie, soit qu'ils estiment la chose au-dessus d'eux, soit que, dans la préoccupation d'eux-mêmes et de leurs affaires du dehors, ils n'y pensent réellement pas. Ils ne s'aperçoivent même pas toujours que leur femme réclame quelque chose de plus que ce qu'ils lui donnent. Ils ne se doutent pas des petits et fragiles éléments dont se compose le bonheur féminin. Ou, s'ils s'en doutent, ils traitent de haut ces "niaiseries sentimentales", ces "fantaisies nerveuses", et sous le prétexte de communiquer à leur compagne un peu de leur énergie, ils lui brisent tout bonnement le cœur.

Ce n'est pas assez pour une femme de se savoir, de se sentir aimée ; il faut qu'elle se l'entende dire souvent, toujours. Ce ne sera jamais pour elle à satiété.

* * *

La femme qui sympathise cordialement avec les difficultés que son mari a à vaincre dans ses affaires a le droit de s'attendre à ce que celui-ci se donne au moins la peine de comprendre les ennuis. Et ils sont en grand nombre, croyez-le, messieurs. Les notions les plus justes, l'expérience la plus consommée n'empêchent pas des obstacles inattendus de surgir. C'est toujours l'imprévu qui arrive, et il faut que la femme fasse chaque jour effort, si elle veut être toujours prête à pourvoir aux nécessités de l'heure présente et faire de la maison, malgré tout, une demeure attrayante. C'est là un véri-

table, un sérieux travail, tout aussi pénible que peut l'être celui du mari.

* * *

Que le mari ne soit pas trop imbu de l'idée de son autorité. L'amour disparaît sous cette prétention d'être le maître quand même et en tout. Sa règle doit être la règle de la raison et de la bonté, non celle de la rigueur et du caprice. Il est la clef de voûte de l'édifice familial ; il ne doit pas être la meule qui broie désirs et volontés.

* * *

Il arrive quelque fois que la personne qui devrait avoir le plus d'influence sur l'esprit du mari est celle qui en a le moins. Au lieu de prendre l'avis sincère et cordial de sa femme, on va demander conseil à des étrangers, qui se moquent de vous.

Outre la sottise d'une telle conduite, les maux qu'elle peut engendrer dans le cercle domestique sont bien faits pour en détourner. Que de fois n'a-t-on pas vu des hommes, mal conseillés par de faux amis, courir à leur ruine, malgré les avertissements de la femme, qui devinait et leur dénonçait les trompeurs. Il y a chez la femme, et bien plus encore chez la femme qui aime, une intuition rapide, une pénétration, un don de pressentiment qui est presque une seconde vue, et qui donne une valeur particulière à ses avis.

* * *

Un philosophe de jadis professait que la femme ne doit sortir de la maison que trois fois dans sa vie : pour son baptême, pour son mariage et pour son enterrement. Je sais des maris qui agissent comme s'ils pensaient de même. Ils vont à leurs plaisirs, sans se demander si la femme, qui partage leurs soucis, n'a pas le droit de partager leurs divertissements.

Toutes les femmes souffrent cruellement d'un tel égoïsme ; toutes, il est vrai, ne souffrent pas en silence. Beaucoup se plaignent, querellent, font des scènes et envient le mal. Mais que leur femme se résigne ou s'irrite, il n'en est pas moins vrai que les hommes qui vivent au club ou qui restent longtemps hors de la maison sans y être forcés par leurs affaires, se soucient fort peu du bonheur domestique. S'ils sont heureux, ce n'est pas comme maris ; c'est malgré le mariage. Je ne